

# L'Abcille.

4me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 12 Février, 1952.

No. 16

LUI.

I,

Toujours lui ! lui partout ! — on brûlante on glacée,  
Son image sans cesse ébranle ma pensée.  
Il erre à mon esprit le souffle créateur  
Il tremble, et dans ma bouche abondent les paroles  
Quand son nom gigantesque, entouré d'auroles,  
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;  
Là, massacrant le peuple au nom de régicides;  
Là, soldat, aux traits arrachant leurs pouvoirs;  
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles,  
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,  
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis empereur puissant, dont la tête s'incline,  
Gouvernant un combat du haut de la colline,  
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,  
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes;  
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,  
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourment-

[te ;

Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,  
En proie aux zéoliers vils comme un vil criminel,  
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,  
Promenant sur un roc où passent les orages  
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,  
Des portes-clefs anglais misérable risée,  
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,  
Tient au bruit de ses pas de ix mondes en haleine;  
Et mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,  
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu

[même,

Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !  
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,  
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,  
Et prenant pour lincoln son manteau militaire,  
Du lit de camp passe au cercueil !

[à continuer.]

VICTOR HUGO.

Mr Etienne Parent a prononcé le 22 janvier dernier, devant l'Institut Canadien de Québec, un long discours sur *L'intelligence dans ses rapports avec la société* suivant sa coutume, l'Abcille va essayer d'en exposer le plan et les principales idées, en faveur de ses lecteurs qui n'ont pu lire ou entendre ce discours.

Il y a trois ans, M. Parent, dans sa lecture sur *le Prêtre et le Spiritualisme* a déjà soutenu que la Religion et, par conséquent, le sacerdoce qui en est l'organe vivant, ne doit pas rester étrangère aux mouvements de la société. Non pas que l'Eglise et l'État doivent se confondre

dans les mêmes mains: mais il est bon qu'il se trouve dans les sociétés humaines, une voix qui puisse au besoin dire avec autorité, aux puissances humaines, quelles qu'elles soient, peuples, nobles ou rois: Tu es ille vir? Il s'agit aujourd'hui de compléter cette thèse en montrant l'intelligence occupant non plus des choses spirituelles, mais des intérêts temporels.

Deux écueils sont également à éviter: le *mysticisme* qui, en voulant tout spiritualiser, détruit toute force matérielle et industrielle; le *matérialisme* qui, en rapportant toutes choses à l'avancement des intérêts purement humains, introduit l'égoïsme dans l'individu, dans la famille, dans l'état. Il faut donc pour guider sûrement la société un principe indisputable et indisputé, un de ces principes qui remontent jusqu'à Dieu, seule et unique source de toute autorité, commande sans contestation l'assentiment et la soumission des peuples. On a répudié le droit divin; et, au milieu de l'immense confusion et des crises qui agitent la société, les uns prêchent le culte d'idées suavisées, les autres veulent de la politique d'expédition, d'autres veulent pousser vers un avenir irréalisable. Le petit nombre, sans s'effrayer, voit dans tout cela une crise salutaire dont le résultat sera un grand progrès. S'il faut, d'un côté, conserver les institutions qui, bien qu'imparfaites, sont encore en harmonie avec l'état moral et intellectuel des peuples qu'elles régissent; on doit, de l'autre, se garder de repousser les changements devenus nécessaires.

La liberté pleine et entière ne peut se trouver que dans l'état de nature, dans la barbarie. L'homme social, le seul digne du nom d'homme, ne peut subsister qu'à la condition de sacrifier une partie de sa liberté entre les mains de la société qui peut et doit réprimer le libertinage de l'esprit, en suivant des lois immuables, éternelles comme le Dieu qui les a décrétées, sous peine de voir le sol trembler sous ses pieds. Les crimes des individus peuvent rester impunis en ce monde, mais ceux des nations ne le peuvent, parce que pour elles il n'y a pas d'autre vie. Elle est donc bien terrible cette responsabilité de l'homme public lorsqu'il

se laisse dominer par les mauvaises passions car la peine de sa faute retombera non seulement sur lui, mais sur des millions d'hommes opprés lui. Y pensent-ils bien à cette effroyante responsabilité, cette multitude d'hommes qui, dans tous les pays, sans être des suffisantes, sans expérience des hommes ni des choses, se lancent en aveugles ou en égarés, dans l'arène politique, où se traite et se règle ce qu'il y a de plus difficile au monde, le gouvernement des hommes en société?

L'imagination, l'ignorance, l'égoïsme les instincts dépravés n'usurpent que trop souvent le trône où devrait siéger le bon sens. L'homme individuel qui veut se bien conduire, écoute son intelligence; de même, c'est aux intelligences supérieures dans les sociétés humaines qu'il faut donner le gouvernement des peuples. On aura beau dire et beau faire, le peuple est et sera toujours dans la famille politique que ce que les enfants mineurs sont dans la famille domestique; un être qu'il faut aimer protéger, mais gouverner, encore plus dans son intérêt que dans celui de la société. La souveraineté des masses, c'est la souveraineté des instincts aveugles, instincts bons et généreux quelquefois, mais toujours irraisonnés... C'est rendre un fort mauvais service au peuple que de lui crier sans cesse qu'il est le maître, qu'en dehors de lui aucune autorité n'existe. Trop occupé de ses intérêts de chaque jour, il n'a ni le temps ni la capacité d'étudier à fond la science du gouvernement. Apprenons lui, au contraire, à remonter à la source de toute autorité, à Dieu même, à la suprême intelligence. Que le peuple choisisse parmi les hautes intelligences, celles qui seront chargées de le gouverner, ce n'est certes pas moi qui m'y opposerai, car le don de l'intelligence qui distingue l'homme de la brute et l'élève au-dessus d'elle, distingue aussi l'homme d'avec l'homme et l'élève au-dessus de son semblable moins favorisé.

Le régime héréditaire, si longtemps adopté pour la transmission de l'autorité, a été impuissant à maintenir l'intelligence à la tête de la société, car l'intelligence est loin d'être héréditaire. On a donc violé, par ce régime, la loi de la nature qui